

# TRACES



« Une exploration des ambiguïtés de l'être portée à un haut degré de maîtrise »

**Positif**

« Un inattendu cousin européen de Mystic River »

**Cinemateaser**

« Une fable portée par des acteurs brillants »

**Première**

« Un drame saisissant »

**Télérama**

« Tiago Guedes élève son film au rang de parabole, lumineuse de par sa noirceur même »

**Les Fiches du cinéma**

« Extrêmement précis et de haute tenue »

**Le Journal du dimanche**

**ACTUELLEMENT AU CINÉMA**

## MENSUELS

### Positif

« Une exploration des ambiguïtés de l'être, de la permanence des rituels et du poids du refoulement, portée à un haut degré de maîtrise »

---

### Mort au village

Eithne O'Neill

---

« Le temps présent et le temps passé,  
Sont tous deux présents peut-être dans le temps futur  
Et le temps futur contenu dans le temps passé. »

T. S. ELIOT, *Burnt Norton* \*



brisent la vitre de sa fenêtre. « J'ai claqué la porte trop fort », explique Salomé à Paulo, son papa, policier de son état. Elle tait l'incident, prise entre la honte et l'omertà.

OUVRE LA BOUCHE, ouvre-la, ça te plaira ! » Devant deux copains et sur un terrain vague, Pedro, 16 ans, veut assujettir Salomé à son désir. En vain. S'arrachant à ses bras, elle s'enfuit vers la maison. À coups de pierre les garçons dépités

En haut des collines en terrasses, des éoliennes tournent. Sur leurs pales, comme charriées par le vent, des bribes d'une chanson *off* : l'homme est un mélange ; mû par une chaleur vitale, il n'est ni bon ni mauvais. « À moi la vengeance, à moi la rétribution », dit le Seigneur (Romains, 12:19). Pourtant, dans cet arrière-pays du nord-est du Portugal, la mort peut être une affaire d'hommes. Cette vérité est illustrée ce soir par un scandale : le meurtre de Pedro lors de la fête du village.

Vingt-cinq ans auparavant, un trio d'hommes cagoulés court dans les ruelles à la chasse à la demoiselle. S'agit-il d'un spectacle historisant et théâtral dans une ambiance ludique ? Plutôt, d'un ancien rite de passage « pour réveiller le diable ». La belle brune s'étant enfuie, les aînés infligent aux jeunes mâles des humiliations physiques et morales. Dépouillé de son patronyme, Laureano, le simplet, reçoit une bastonnade avant d'être laissé au bord du chemin. Depuis, il vit ostracisé à l'écart du village avec les chiens pour compagnie, comme le demeuré des *Saints Innocents* de Mario Camus (1984). Le trio infernal lui réserve la lapidation des communautés primitives. Dans leur statut de victime, la fille et le naïf se rejoignent. Comme si de rien n'était, ils vont à la fête. Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

---

Un contrepoint qui tend vers l'abstraction (Isabel Abreu)

© Afema



*Traces* joue sur la distinction primordiale entre l'apparence et la réalité. Filmés tantôt de près, tantôt de loin, les personnages semblent sans histoires. La complicité des villageois est solide, au commissariat Paulo veille au grain. Avant l'enterrement, les femmes chantent à l'église. À la différence des créatures d'un Buñuel, aucune extravagance surréelle ou surréaliste ne distingue ces gens. À première vue, l'accoutrement des participants à l'initiation du début rappelle les chapeaux de paille de cérémonies innocentes de l'Irlande rurale d'antan. Cependant, les sévices commis au nom d'une énergie primaire s'apparentent davantage au sacrifice païen du *Wicker Man* (1973) de Robin Hardy. Le prologue prend pour leitmotiv le diktat social d'une masculinité perfide.

L'intrigue proprement dite s'ouvre sur une figure floue qui descend du haut de la route vers le village. Est-ce un vagabond ? Un tortionnaire ? Dans l'œuvre précédente du cinéaste, *Le Domaine* (2019), le flou tenait déjà un rôle. Évocateur de mystère, il protège l'anonymat du personnage ou suggère des faits subversifs. Grâce à une écriture elliptique, les véritables caractères des villageois semblent émerger au passage. Le vrai père de Salomé est le lâche Vítor ; il lui parle d'un travail qui l'emène à Dubaï, alors qu'il est condamné à une peine de prison. Bêta d'admiration devant son Paulo, le respectable Samuel est un entrepreneur louche (où est la femme de ce fier coureur ?). Dans l'abattoir étincelant du village, des carcasses annoncent les scènes de la morgue.

L'action unique, la recherche du coupable, en un seul lieu et en peu de jours, correspond à la dramaturgie classique. Sur la place, des couples dansent au rythme de la valse. Laureano reste bouche bée devant le feu d'artifice, tandis que Salomé s'éclipse dans les coulisses des festivités. Soudain, Paulo annonce à Samuel que le corps sans vie de son fils a été retrouvé sur le bord du chemin. Outrage, deuil et enquête occupent désormais les esprits ; Paulo propose à Samuel la chambre de Salomé, pour cette nuit. Sans explication, sans hystérie – tel père, tel

fil. Qu'il s'agisse d'émotion ou de pièces à conviction, les traces se transmettent d'une génération à l'autre. Dans le grenier de Paulo, Samuel trouve une cagoule. Qui est au courant ? Les éoliennes émettent un grondement.

Une beauté caravagesque naît d'un contrepoint entre les ombres et la lumière qui tend vers une abstraction picturale. L'esthétique de Tiago Guedes vibre de la superposition soignée des plans ; le *sfumato* des vitres ouvre la voie aux silhouettes découpées et noires, métonymies décharnées de conflits cachés. Face à l'émotivité refoulée, un dialogue lapidaire. Pour ces habitants, les mots sont à peine nécessaires. Pépiements et chants du coq scandent le quotidien dans une bande sonore qu'aucune musique de fosse ne vient perturber. Le montage succinct facilite une narration riche en rebondissements. À l'imbrication de la structure filmique répond la photographie, sobre et somptueuse. Même sans être vivant, les plans respirent de présence, enrichis d'une subtile profondeur de champ.

On ne méprise pas ces êtres en proie à leur destin. On regrette que seul Laureano prenne le temps de regarder la beauté alentour, comme le lac au crépuscule. Finies, les injustices représentées dans *Les Saints Innocents*. Depuis la chute de Salazar et la déchéance de la bourgeoisie nantie du *Domaine*, tout le monde est logé à la même enseigne. La démocratie étant la règle, la corruption est un bien commun. Aucun miroir, accessoire superflu, car ces gens se comprennent. Les familles, les voisins, une fille, un fils se tendent la glace. Par des plongées, la sphère dramatique s'élargit ; inspiré de faits réels, le récit devient universel.

*Traces* dresse le portrait d'une civilisation matériellement avancée mais moralement en régression. Les réactions viscérales prennent le dessus. *Le Domaine* mettait en place l'image de la Madone. Judite s'occupe de son frère Laureano avec une tendresse maternelle. Maintenant, la position de la piété iconique subit un renversement bouleversant. Sur cette femme tragique, au nom transparent, tombe le rideau du drame ; une scène gravée dans la mémoire. Comment combattre à l'avenir la domination sexiste ? En dénonçant la profondeur et l'étendue de sa nocivité : ainsi que le fait cette belle œuvre cinématographique. ■

Outrage, deuil et enquête

(Gonçalo Waddington, Nuno Lopes, Maria João Pinho) © Alfenia

\* Traduction de Pierre Leyris, Éditions du Seuil, 1947.

## Première

« Une fable portée par des acteurs brillants »

8 FÉVRIER | ★★ ★

# TRACES



Dans un village du nord du Portugal, un homme vivant aux marges de la communauté se trouve pris au cœur d'une tragédie, qui va lui rappeler le passage à tabac dont il a été victime un quart de siècle auparavant... Tiago Guedes (*Le Domaine*) réfléchit au cycle inexorable de la violence dans une fable au propos trop appuyé, mais portée par des acteurs brillants, dont Albano Jerónimo, remarquable en « idiot du village » beaucoup plus malin que la moyenne. ◆ **FF**

## Transfuge

« Beau film sombre mais lucide »

« Mise en scène est classique mais intense, fiévreuse, parfaitement servie par un casting impeccable »

# Traditions toxiques

À partir d'une fête ancestrale, **Tiago Guedes** déploie dans *Traces* une tragédie qui dénonce la maladie du virilisme.

PAR SERGE KAGANSKI

Il y avait un moment que nous n'avions plus de bonnes nouvelles de Paulo Branco, le grand producteur portugais qui avait ourdi tant de beaux films de Raoul Ruiz, Manoel de Oliveira ou Joao Cesar Monteiro. Le revoilà donc, produisant le film d'un certain Tiago Guedes, directeur de la Maison de la Danse. De Guedes, on avait vu la minisérie *Le Domaine* et avec *Traces*, il signe une tragédie contemporaine située dans un village du Portugal. Le film s'ancre dans la fête du vent, un rite initiatique païen local où l'on apprend aux garçons ados à devenir des hommes – traduction de « devenir des hommes » : se déguiser avec des masques tribaux, boire des coups cul sec, agresser les filles, et éventuellement se tabasser entre eux. Le film s'ouvre sur un de ces bizutages ancestraux et virilistes, puis se déploie vingt-cinq ans plus tard : les ados bagarreurs et les filles pourchassées sont devenus adultes, parfois mariés entre eux. La fête existe encore mais le rite a été abandonné : aujourd'hui, on boit des coups tranquillement et on danse sagement aux sons de l'orchestre local. Mais comme l'indique le titre du film, des siècles de rituels et de culture transmis de génération en génération, cela laisse des traces. Dommages psychiques et corporels sur un des hommes jadis roué de coups, reproduction du virilisme débile de père en fils, collaboration plus ou moins assumée des femmes à ce sys-

tème ancestral qui cimente la société villageoise. L'homme qui fut autrefois victime vit désormais à l'écart du village, seul avec ses chiens. Il est marginal mais semble doux, innocent, alors que les villageois s'en méfient, eux qui se sont comportés jadis comme des chiens. La jeune femme agressée jadis est désormais mère d'une ado : cette dernière serait-elle capable d'arrêter le cycle mortifère de la reproduction patriarcale ? Puis la fête est brutalement stoppée : le fils du potentat local a été retrouvé mort au bord d'une route.

Guedes prend son temps pour déployer tous les ressorts et les rouages d'une tragédie en cours, fait circuler symboles et métaphores (les masques, les chiens, le vent qui fait tourner les éoliennes et parfois les têtes, les visages souvent enserrés dans le cadre d'une fenêtre...), saisit la beauté des aubes, des crépuscules et des nuits dans les montagnes âpres et reculées du Portugal, ordonne la montée des affects en les mijotant à feu doux. Sa mise en scène est classique mais intense, fiévreuse (on pense parfois à *La Poursuite impitoyable* d'Arthur Penn), parfaitement servie par un casting impeccable (Nuno Lopes, Albano Jeronimo, Isabel Abreu...). Pour Guedes, ce village représente-t-il l'ensemble du Portugal ? C'est bien possible. Il semble dire que si les traditions cimentent une société, elles sont aussi ce qui la fige et l'empêche d'évoluer. *Traces*, beau film sombre mais lucide.



**TRACES**  
de Tiago Guedes,  
avec Albano Jeronimo,  
Isabel Abreu, Nuno  
Lopes..., Port, Alfama  
Films, sortie le 8  
février

## Cinemateaser

« Un inattendu cousin européen de Mystic River »

« TRACES ne lâche jamais son étude d'une violence aussi endogène qu'archaïque ayant fait de la misogynie un acquis primitif »

08.02.23

### TRACES

De Tiago Guedes  
Avec Nuno Lopes, Albano Jerónimo, Edgar Morais  
Portugal. 2h07

**MALGRÉ UNE CERTAINE PESANTEUR THÉÂTRALE, CETTE TRAGÉDIE RURALE POURRAIT BIEN LAISSER DE NOTABLES TRACES DANS LE CINÉMA PORTUGAIS. PAR ALEX MASSON**



**A**u premier abord, TRACES surprendra les spectateurs français habitués à un cinéma portugais arty et contemplatif. Y compris ceux qui ont repéré Tiago Guedes (se souvenir du DO-MAINE, saga aussi ambitieuse que lénifiante de la société portugaise des années 40 à nos jours) ou connaissent Paulo Branco, éternel producteur du cinéma d'auteur lusitanien. Dès son incroyable prologue autour d'une fête traditionnelle pratiquée dans un village rural, TRACES impose une tension, définit d'emblée les racines d'un monde masculiniste. Une ellipse nous projette une vingtaine d'années plus tard. Les adolescents d'hier sont devenus des adultes, mais restés imprégnés de ce rituel. Le meurtre d'un enfant finira de faire de TRACES un inattendu cousin européen de MYSTIC RIVER. La comparaison avec le film d'Eastwood ne résistera pas à un scénario trop lisible, mais TRACES tire son épingle du jeu. Notamment via un personnage complexe d'idiot du village, entre résilience et syndrome de la culpabilité des victimes. TRACES ne lâche jamais son étude d'une violence aussi endogène qu'archaïque ayant fait de la misogynie un acquis primitif. Autre allié de poids, l'exceptionnel travail sur la photo, tout en jeux d'ombres et de lumières, estompant une écriture trop shakespearienne, jusqu'à rendre poignant le pourtant lourd constat d'une toxicité qui serait devenu une irrémédiable malédiction. ●

★★★

## Causeur

### Barbarie au village

Le cinéma portugais actuel emprunte bien souvent des chemins non balisés. Ce qui aiguise la curiosité. Telles ces *Traces* sur lesquelles nous entraîne le cinéaste Tiago Guedes, dans un film étrange, écrit en collaboration avec Tiago Rodrigues, l'ancien directeur du Théâtre national D. Maria de Lisbonne, aujourd'hui à la tête du festival d'Avignon.

La scène du drame est un village du nord du Portugal. *Traces* s'ouvre sur un long prologue, dans un format d'écran réduit : au jour de la traditionnelle « fête du vent », bacchanale semi-païenne, les jeunes mâles costumés de plumes et cagoulés de toile de jute débordent leurs hormones dans une parade virile, porteuse de possibles exactions.

Un adolescent, Laureano, y est molesté, sur le pavé, par ses congénères en transe. Générique. Le format de l'écran s'élargit : 25 ans ont passé. Laureano, devenu le « dingo » du village suite à ce tabassage, vit dans une mesure avec sa meute de chiens. L'omerta sur cet épisode perdure, tandis qu'un champ d'éoliennes hors d'échelle a poussé dans ce paysage sans grâce, au sommet d'une de ces collines boisées qui ceignent le bled, que la friche d'un lotissement à l'abandon est venu enlaidir, et qui s'est même doté d'un abattoir industriel... Désormais adultes, les natifs du lieu ont eux-mêmes essaimé de petits ruraux désœuvrés, adolescents aux airs de petites frappes de banlieues, qui s'amuse à lapider Laureano... La ruralité telle qu'en elle-même, en ce début du XXIème siècle.

Comme jadis, pourtant, le village se prépare à la « fête du vent » : bal, feu d'artifice... Le récit s'installe, sans la moindre musique, dans une lenteur concertée faite de longs plans fixes composés avec grand soin. Puis, le récit s'étoffe d'une sourde inquiétude, qui trouvera son climax dans la mort du jeune Pedro, apparemment dévoré par les chiens...

On se gardera de déflorer les péripéties de ce singulier thriller de cambrousse dont les comparses, unis dans un rapport scabreux à la vérité, ourdissent une loi du silence dont le pauvre Laureano sera, une fois encore, l'otage sacrificiel... (Julien San Frax)

## HEBDOMADAIRES

### Télérama

**Au Portugal, la tradition d'un village marque encore au fer rouge ses adolescents. Un drame saisissant.**

Une longue séquence de rite de passage à l'âge adulte, païen et violent, où de jeunes gens aux visages masqués par des sacs à patates subissent l'humiliation de leurs aînés, avant de courir dans les rues de leur petit village portugais pour harceler les filles, voire plus... Parce qu'il refuse de participer à ce qui risque de tourner à un viol collectif, Laureano est battu par trois autres adolescents. Il en gardera des séquelles, et vingt-cinq plus tard, devenu un homme en marge du village, une sorte de saint François d'Assise au milieu de chiens errants, il se retrouve, à nouveau, au cœur d'une injustice. Un passé marécageux remonte toujours à la surface...

Célèbre dramaturge, Tiago Guedes déterre les racines de la violence qui piègent les hommes, bourreaux comme victimes, dans un même enchevêtrement tragique. Avec une mise en scène en constantes lignes de fuite, d'une beauté sauvage, le réalisateur donne du temps au drame et laisse la peur s'installer : un sentiment de malédiction plane sur les décors ruraux, superbement éclairés. Seules une fête villageoise et quelques éoliennes rappellent que nous sommes bien au XXI<sup>e</sup> siècle. Les personnages féminins tentent d'apporter un peu de douceur et d'humanité. Mais elles-mêmes se doutent, affolées, que le sang doit couler. Le film nous happe, ainsi, par la force de l'inéluctable — le sacrifice de l'« agneau » par les loups. Dans le rôle de l'homme qui, encore et toujours, refuse de faire le mal, Albano Jerónimo est bouleversant. Un film marquant sur la loi du plus fort avec un village portugais comme précipité de toutes les plaies « virilistes ». (Guillemette Odcino)

## Le Journal du dimanche

### Traces ★★★

De Tiago Guedes, avec Albano Jeronimo, Nuno Lopes, Isabel Abreu.  
2 h 07.

Dans un village du nord du Portugal, un rite de passage laisse des séquelles irréversibles au jeune Laureano. Vingt-cinq ans plus tard, dans un contexte tragique, il est confronté à ses tortionnaires et tourmenteurs. Coécrit par Tiago Rodrigues, ce scénario paraît d'abord tiré par les cheveux et sa mise en scène, lente. Le tout se révèle en fait extrêmement précis et de haute tenue, parfois au détour de beaux plans séquences. Grave, accusatrice envers des traditions ancrées, la tragédie ici dépeinte est glauque mais bien réaliste. Inspirée d'un fait divers, elle désigne et interpelle un Portugal primitif perpétuant maltraitances et comportements toxiques. ● A.C.

---

## Les Inrockuptibles

### “Traces” de Tiago Guedes : chronique d’une tragédie annoncée

*25 ans après un rite initiatique païen qui avait mal tourné, le passé et la violence ressurgissent soudain dans un petit village portugais.*

Coécrit avec Tiago Rodrigues (le fameux metteur en scène portugais, actuel directeur du festival d'Avignon), le nouveau film de Tiago Guedes (*Le Domaine*) est une tragédie contemporaine habitée par des forces païennes.

Le film raconte l'histoire de Laureano. Il y a 25 ans, dans un petit village du nord du Portugal, une sorte de cérémonie initiatique ancestrale et débile réservée aux adolescents mâles a mal viré lorsque Laureano a voulu défendre une fille d'une agression sexuelle évidente mais ritualisée, presque obligatoire, considérée comme “normale” par tous-tes. Laureano ne s'en est jamais remis, et aucun de ses amis, qui l'ont proprement lynché, ne s'est jamais excusé de rien. On nage en pleine folie et tyrannie patriarcale.

Aujourd'hui, les adolescents sont devenus des hommes, des notables (le gendarme, le maire, le propriétaire terrien, etc.), sauf Laureano, qui vit seul en marge du village avec une horde de chiens qui le suit partout. On le tient à l'écart, les enfants lui jettent des pierres. Seule

Leonor, l'adolescente qu'il avait voulu protéger, devenue femme et mère, lui rend régulièrement visite et l'aide un peu, sans qu'on sache la nature des sentiments qui l'habitent : de l'affection, de remords, ou de la culpabilité, de la pitié ?

Le même air qu'il y a un quart de siècle

Or, le soir de la fête du village, on retrouve le cadavre d'un adolescent du village, sans doute tué par des chiens. C'est le fils de l'un de ceux qui avaient martyrisé Laureano.

Karl Marx aurait dit : *"l'histoire ne se répète pas, elle bégaye"*, et c'est comme si, dans *Traces*, un dieu cruel venait reposer le bras de son électrophone dans le premier sillon d'un vinyle pour que se rejoue le même air qu'il y a un quart de siècle. C'est cette histoire que raconte *Traces*, qui rappelle (avec une autre forme, qui repose moins sur le suspense) As Bestas de Rodrigo Sorogoyen, avec un ton plus mythologique, plus religieux presque.

Parce qu'il est question ici d'images culturelles hélas bien connues, de victime expiatoire, de bouc émissaire, de sacrifice, de vengeance, de trahison et d'honneur. Un film très noir qui ne donne sa chance à aucun être humain, pas même aux femmes, complices de traditions stupides, dramatiques, sanglantes inventées par les hommes, mais qu'elles ne remettent jamais en cause. (Jean-Baptiste Morain)

## **L'OBS**

Alors qu'une fête païenne autorise tous les débordements dans un petit village, un garçon est tabassé. Un quart de siècle plus tard, devenu un marginal, il se retrouve face à face avec ses anciens agresseurs, dont un des fils vient d'être assassiné. Tiago Guedes (« le Domaine ») examine la brutalité d'une société patriarcale et misogyne. La menace est perpétuelle et la virilité, dominante. Un peu long, le film possède cependant une force dramatique, soulignée par la mise en scène sombre. Fable morale, par une conviction : la violence est un cancer. **F. F.**

## Marianne

**"Traces", de Tiago Guedes, au cinéma : un mode d'emploi de l'exploitation** (Par Olivier de Bruyn)

*Le réalisateur portugais Tiago Guedes met en scène son village natal où les traditions archaïques et la violence sociale ont la peau (très) dure. Sans didactisme, il décrit un monde, le nôtre, où les abus de pouvoir n'avancent pas toujours masqués. L'une des bonnes surprises de l'hiver, en salles ce mercredi 8 février.*

Chaque été à la même période, un rituel prétendument festif est censé égayer ce village du Nord du Portugal en tout ordinaire, où les distractions sont rares. Les hommes du cru, déguisés et masqués, défilent dans les rues en éructant et coursent les filles en faisant état de leurs impérieux désirs de mâles. Un jour de fête des années 90, quelques adolescents, désinhibés par l'alcool et encouragés par leurs aînés à boire plus encore que d'ordinaire, s'adonnent au rituel païen avec une dangereuse conviction. En bout de course, après avoir simulé une scène d'agression sexuelle sur une jeune fille, ils se déchaînent en battant à mort un garçon de leur âge : Laureano.

Les premières scènes de Traces, le film puissant du cinéaste portugais Tiago Guedes donnent le la. Un la qui, on l'aura compris, ne rime pas avec frivolité. Après cette rude séquence inaugurale, le film fait une ellipse de 25 ans et zoome sur la période présente. Sur les faits et gestes des mêmes protagonistes qui ne sont plus des adolescents, mais des quarantenaires « établis ». Laureano, faible d'esprit et amnésique, survit avec les lourdes séquelles de l'agression dont il a été victime et habite seul dans une maison délabrée avec, pour compagnons d'infortune, des chiens abandonnés.

Ses agresseurs vivent également toujours dans les parages et, en rien amnésiques, semblent s'arranger avec leur mauvaise conscience et leur culpabilité. L'un est flic, l'autre entrepreneur. Le troisième, criblé de dettes, est menacé d'une peine de prison. Ces personnages, bientôt témoins d'un nouveau drame, vont voir resurgir les ombres dérangeantes du passé. Et prouver involontairement que la répétition du même (ou peu s'en faut) n'est pas à exclure. Le « progrès », en ce bas monde, n'est jamais une certitude.

### À PERDRE LA RAISON

L'été dernier, le réalisateur espagnol Rodrigo Sorogoyen marquait les esprits avec *As Bestas* (327 000 spectateurs en France), un des meilleurs films de l'année 2022, où il examinait les relations toxiques et destructrices entre quelques habitants d'une région déshéritée de Galice évoluant hors des codes de la sacro-sainte « modernité » et un couple d'expatriés français. Son confrère lusitanien Tiago Guedes (auteur en 2019 du remarqué *Le domaine*) arpente des territoires voisins dans *Traces* : une fiction où il radiographie avec une

rigueur implacable les mécanismes de l'exclusion et une violence primitive, qui ne demande qu'à resurgir

Il s'en explique dans sa note d'intention : « *Nous vivons dans une société qui avance dans le temps, mais qui n'évolue pas, se dévorant elle-même dans une course à l'excès en vue du seul profit. Une société qui oublie ceux qui, pour une raison ou une autre, ne peuvent pas suivre ou choisissent de ne pas le faire. Ce film est né de l'envie de réfléchir sur la violence exercée par les plus forts sur les plus faibles, sur l'illusion du pouvoir qui envahit tous les aspects de la société* ».

Mission (bien) accomplie. Avec Laureano, son héros mal-en-point, et avec son microcosme villageois redoutable et universel, Tiago Guedes, sans jamais s'abîmer dans la théorie en images, signe un film puissant sur l'exploitation et sur la désignation de victimes expiatoires. Un film qui, en toute logique, laisse des traces.

## **QUOTIDIENS**

### **Le Canard enchaîné**

C'est à une réflexion puissante, dérangeante sur la monstruosité tapie en chacun de nous que nous invite le réalisateur Tiago Guedes. Dans un petit village du nord du Portugal, plusieurs hommes et une femme, unis par un terrible secret, rejouent, un quart de siècle plus tard, la tragédie qu'ils ont enfouie au fond d'eux. Mise en scène dépouillée, jeu d'acteurs impressionnant, ce film, coécrit avec Tiago Rodrigues, nouveau directeur du Festival d'Avignon, frôle la perfection. (A.-S)

### **Les Echos**

#### **Traces » : l'empreinte profonde de la violence**

*Un village du nord du Portugal, un homme qui y a été victime d'une terrible agression il y a un quart de siècle... Tiago Guedes signe un film captivant et dérangeant sur la culture de la violence.*

En secret et en silence, le souvenir du traumatisme hante encore toutes les mémoires, sauf, peut-être, celle de la principale victime du drame, devenue un faible d'esprit et un amnésique... Il y a vingt-cinq ans, lors d'une fête de village où les adolescents, pour respecter les traditions, se devaient d'afficher leur virilité agressive et leur résistance à l'alcool, le jeune Laureano a été battu à mort par quelques-uns de ses contemporains. Un quart de siècle plus tard, il vit toujours à la lisière du même village portugais avec, pour seuls

compagnons, les graves séquelles de son tabassage et quelques chiens abandonnés. Les agresseurs de Laureano habitent également dans les parages et ils cohabitent sans trop de difficultés avec leur mauvaise conscience. Mais un second drame, qui survient lors d'une nouvelle fête villageoise, fait resurgir les ombres du passé.

En juillet dernier, le cinéaste espagnol Rodrigo Sorogoyen impressionnait les spectateurs avec son magistral « As Bestas » où il examinait les rapports de domination et les relations toxiques entre un couple d'expatriés français et une famille déshéritée de Galice ne jurant que par la violence primitive. Dans « Traces », le cinéaste portugais Tiago Guedes (« Le Domaine ») arpente des territoires voisins et signe un film dérangent sur une communauté où la reconduction du pire semble une fatalité.

#### Un lourd héritage

Martyrisé il y a vingt-cinq ans, Laureano vit comme un marginal tout juste toléré dans son village où les gamins, qui sont parfois les enfants de ses agresseurs, ne ratent pas une occasion de lui jeter des pierres quand ils le croisent sur leur chemin. Mais le pire semble encore à venir. Les tortionnaires d'hier, pour protéger leurs intérêts et ceux de leurs proches, s'en prendront peut-être une nouvelle fois au faible héros qui paraît prêt à tout accepter, même le pire.

Dans ce film économe de dialogues, tout se passe comme si Laureano, avec sa présence fantomatique, était une victime expiatoire idéale aux yeux d'une communauté qui, derrière ses apparences policées, cultive la culture de la violence et de l'exclusion. Avec son scénario habilement construit, son atmosphère oppressante et ses longs plans séquences qui rendent compte des tensions régnant dans ce village terriblement ordinaire, Tiago Guedes, sans didactisme, signe un film tout sauf anodin sur la loi du plus fort. Pas de tout repos, mais puissant. (Olivier De Bruyn)

## **SITES**

### **Atlantico**

Dans un village du Nord du Portugal, un rituel de passage de l'adolescence à l'âge adulte hérité d'une tradition païenne laisse des séquelles irréversibles au jeune Laureano : frappé violemment à la tête par trois « camarades », le jeune homme perd une partie de ses facultés mentales et devient le « simplet » du village... 25 ans plus tard, Laureano (Albano Jeronimo, époustouflant) vit désormais seul à l'orée de ce même village, entouré de chiens errants. Ses anciens tortionnaires se retrouvent un soir face à lui. Un événement dramatique survient, qui fait remonter le passé à la surface. La tragédie s'installe...

Tiago Guedes (le réalisateur du Domaine) voulait réfléchir sur les raisons de la perpétuation de la violence dans nos sociétés et aussi sur celles qui poussent les forts à maltraiter les faibles. Au lieu de s'appuyer sur un fait ayant existé, il a choisi le vecteur de la fable... réaliste. Une belle idée, qui lui a offert une indéniable liberté dans la façon de mener à la fois son histoire et sa réflexion. Un suspense s'installe dès le départ, et le film (images et cadres magnifiques) avance, lentement (mais pas trop), sans qu'on puisse jamais deviner dans quelle direction il va nous emmener. Récit, dialogues... tout est intelligent et touchant, et surtout, rien n'est jamais convenu. D'Albano Jeronimo à Isabel Abreu, les acteurs sont brillants. Pas étonnant que Traces ait eu les honneurs d'une Séance Spéciale de la Sélection Officielle du dernier Festival de Cannes et qu'il ait reçu le Prix du Jury de la Presse au dernier Festival de Lucca. Edifiant et fascinant. (Dominique Poncet)

## Les Fiches du cinéma

« Tiago Guedes élève son film au rang de parabole, lumineuse de par sa noirceur même »

Entre peur(s), pseudo traditions destinées à humilier et à dominer son prochain, de préférence le plus faible, et lâchetés communes, Tiago Guedes élève son film, adapté d'une histoire vraie, au rang de parabole, lumineuse de par sa noirceur même. Dans ce village encaissé, on préfère les mensonges qui rongent et aplanissent aux vérités qui enflamment mais purifient. L'oubli et la connivence à la prise de conscience. Astucieusement, la verticalité des constructions humaines libère les mauvais instincts tandis que l'horizontalité de la nature apporte la Beauté à l'ombre bruissante des éoliennes et du vent qui diffuse la mauvaise conscience collective. Dans ce monde aux valeurs inversées, Judite fera une Piéta trompeuse avec sa fille tout comme dans le rôle de l'agneau doublement innocent, Laureano est-il condamné dès sa première intervention pour avoir empêché le viol de Judite et tué les noms de ceux qui l'avaient tabassé. Pire ! Devenu l'image du remords enfoui, il suscitera un sursaut de vengeance expiatoire, non pour l'exercer mais pour la subir malgré ses chiens, véritables Erinyes. Les lumières et les décors participent à cette sublime mise en eschatologie. Outre que seuls, le paysage et la chambre de Laureano apportent douceur, chaleur et clarté...la sagesse de la caméra et la lenteur du tempo, scène du rituel d'ouverture exceptée, nous laissent nous imprégner, résigné et terrifié, de l'inéluctable. In fine, une implacable analyse sur le pire de ce que l'humain peut recéler quand la souffrance et la violence s'engendrent mutuellement. On ressort bousculé de ce récit qui pourrait s'intituler il était une (mauvaise) foi. Et c'est tant mieux.

## France Info

### **"Traces" : un thriller portugais étrange et original dénonce les traditions toxiques**

*Projeté au Festival de Cannes, le long métrage révèle en France le réalisateur Tiago Guedes, dans un film qui sort des sentiers battus, coécrit par Tiago Rodrigues, le nouveau directeur du Festival d'Avignon.*

Ancré dans le passé lointain d'un rite païen, *Traces* invite à travers son intrigue criminelle à une réflexion sur la pérennité des instincts ancestraux sous le glacié de la civilisation et de la sociabilité. Sur les écrans mercredi 8 février, ce film illustre la vitalité d'un cinéma portugais dont on n'a que trop rarement des nouvelles.

Lors d'une fête de village aux réminiscences païennes, le jeune Laureano est grièvement blessé par trois de ses compagnons. Vingt-cinq ans plus tard, il en subit toujours les effets et vit en marginal. Lors de nouvelles festivités, un drame va faire remonter à la surface ce passé douloureux, avec des conséquences tragiques.

Premier des trois longs métrages de Tiago Guedes à être projeté en France, *Traces* révèle un auteur-réalisateur de premier plan. L'exigence du scénario, la richesse des personnages, l'atmosphère rurale de ce village reculé et la beauté des images participent d'un film à l'inquiétante étrangeté, aux limites du fantastique.

### Regarder le passé en face

Le village est sous l'emprise d'un vent qui alimente des éoliennes électriques. Cette touche de modernité dans un environnement qui semble hors du temps, souligne la persistance du passé. Tiago Guedes s'interroge sur la continuelle violence qui anime les hommes, dans leur quête de pouvoir et d'asservissement des plus faibles. Ces derniers sont personnifiés par Laureano, devenu le fou du village, et dont la différence fait peur. De la peur naît la colère, et de la colère, la violence.

Tiago Guedes traite son sujet avec profondeur dans un film qui prend son temps. Il envoûte avec ses paysages bucoliques, privilégiant de beaux cadres fixes et des plans-séquences où domine une lumière tour à tour dorée ou froide. L'interprétation n'en est que plus valorisée, aboutissant à un bel équilibre entre le texte, les acteurs et la mise en scène. Dans son intrigue et son action, *Traces* dénonce le refus de regarder le passé en face, de l'analyser pour l'exorciser. Tiago Guedes en déduit une répétition inexorable des actes, faute de prendre conscience des leçons de l'histoire. (Jacky Bornet)

